

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 21 (1883)  
**Heft:** 52

**Artikel:** Problème  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-187956>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

châtaignes, bouillies à l'avance, un quart d'heure avant de la dresser.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

VI

Vers une heure du matin un cri rauque, strident, re-rentit par toute la maison.

Anatole se leva aussitôt de son fauteuil où il commençait à s'assoupir et écouta. Les cris plus forts et plus répétés continuèrent ; un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier ; M. de Verchesne d'une enjambée fut à la porte et l'ouvrit :

— Qu'est-ce, demanda-t-il ?

Rosine, la femme de chambre, les traits bouleversés, les yeux hagards et toute tremblante, se jeta avec effarement sur son maître en s'écriant : Madame !...

— Remets-toi de ta frayeur...

— Madame ! vous dis-je, elle est en bas, elle m'a parlé...

— Folle ! s'écria le mari d'Adrienne en sentant ses larmes couler de nouveau ; assieds-toi et ne déraisonne plus.

— Madame !... entendez-vous, cria plus fort la domestique ; madame est vivante ; madame est au salon, venez donc ?

Et Rosine, haletante, puisant dans son effroi une force surhumaine, entraîna violemment M. de Verchesne ; vous verrez que j'ai toute ma raison, ajouta-t-elle.

Arrivé au bas de l'escalier, Anatole poussa lui-même une exclamation intraduisible. Dans le salon à peine éclairé, une ombre, une femme bien reconnaissable, Adrienne enfin, se tenait debout, belle comme le soir où il l'avait vue pour la première fois et le sourire aux lèvres.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria M. de Verchesne en levant ses yeux vers le ciel, c'est donc vrai que les morts sortent parfois du tombeau !

— Les morts, non, répondit la jeune femme, mais les vivants, oui, quand on les a couchés dans leur linceul endormis seulement.

Anatole, au comble de l'émotion, fit deux pas en avant ; il se figurait être le jouet de son imagination ; il ne croyait pas encore à la présence réelle de l'épouse qu'il avait tant chérie.

Oh ! chère ombre adorée, murmura-t-il, reviens souvent me visiter dans le silence des nuits.

Adrienne se jeta au cou de son mari :

— Mais, mon bien-aimé, répartit M<sup>me</sup> de Verchesne, je ne suis pas une ombre, je suis vivante, bien vivante, et je reviens vers toi. Tu m'as cru morte, hélas ! et tu m'as pleurée ; réjouis-toi, maintenant ; me voilà réveillée de mon long sommeil ; nous allons reprendre notre vie à deux si intime et si douce ; oh ! qu'il fait bon vivre !... si tu savais mes angoisses, quand j'ai repris mes sens ; si tu connaissais ma terreur et mon épouvante, lorsque je me suis arrachée du suaire qui m'enveloppait... Tiens, je ne veux plus y songer tant je suis tout au bonheur de te revoir.

Cette fois, M. de Verchesne était tout à fait convaincu. Ce n'était pas un fantôme qu'il avait devant lui, mais sa belle et charmante jeune femme ; il la contemplait avec ravissement et la couvrait de baisers.

— Mais, répétait-il en lui pressant tendrement le front, si tu es sûr de te perdre encore, empereur de l'ancien monde, la tombe m'a rejetée, ce n'est pas

sur son front, fermait les yeux, et il croyait, malgré lui, que cette

disparaître avec le jour, à tout jamais ; non, son Adrienne était à ses côtés ;

Il regagna son lit, et se coucha, mais son cœur était si agité qu'il ne pouvait s'endormir.

les boucles blondes de ses cheveux effleuraient son visage ; son bras entourait son cou ; M<sup>me</sup> de Verchesne était là, pleine de vie et de santé.

Rosine, elle aussi, avait repris entièrement ses esprits. Dans sa joie d'avoir retrouvé sa maîtresse, elle se serait allée réveiller toute la ville pour lui annoncer l'heureuse nouvelle, si M. de Verchesne ne l'eût priée de n'en rien faire. Les autres domestiques de la maison, réveillés et sur pied également, criaient au miracle ; jamais événement plus émouvant ne s'était produit à Neufchâteau.

(La fin au prochain numéro.)

Problème.

Un père donne pour étrennes à ses trois filles, une bourse, un portefeuille et une bonbonnière. La bonbonnière coûte 6 fr. ; la bourse et la bonbonnière coûtent le double du portefeuille, et la bonbonnière avec le portefeuille coûtent 3 fois autant que la bourse. Combien chaque objet a-t-il coûté ?

Prime : Un jeu.

Charade.

Mon premier de tous temps excita le dégoût,  
Mon second est cent fois plus aimable que vous.

Quant à mon tout, dont vous êtes l'image,  
Tout haut j'en fais l'éloge et tout bas j'en enrage.

Prime : 1 calendrier.

Une bonne femme, abonnée au *Conteur* depuis de longues années nous disait l'autre jour en toute sincérité : « N'oubliez pas de mettre des énigmes mos-sieu ; si vous saviez comme les sermons de notre ministre sont longs ! J'aime tant avoir quelque chose à réfléchir, le dimanche à l'église. »

— Eh ! bonjour, mon cher, que deviens-tu ? Voilà trois mois qu'on ne te voit plus.

— C'est que je me suis marié dans cet intervalle.

— Pauvre ami ! Aussi je le disais bien à mon frère, je lui disais : « On ne voit plus Anatole, je parie qu'il lui est arrivé quelque accident. »

Une dame, qui cherche un appartement, cause avec un propriétaire.

— Et l'escalier ?...

— Oh ! très doux, madame !... C'est au point que, quand on le monte, on croirait qu'on le descend.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIMANCHE 30 DÉCEMBRE 1883.

(Admission des billets du dimanche.)

LA POISSARDE

ou les Halles en 1804.

Drame en 5 actes. — Au quatrième acte, la *Fricassée*, dansée par Mmes Crémont et Thora, et MM. Chenal et Lecomet. La *Gigue* sera dansée par M. Gontier.

Les Forfaits de Pipermans,

Vaudeville en 1 acte.

Bureau à 7 heures. Rideau à 7 1/2 h.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>ie</sup>.